

HILLARY
RODHAM
CLINTON



État
de
terreur

ROMAN

LOUISE
PENNY

actes noirs
ACTES SUD

DES MÊMES AUTEURES

Louise Penny

NATURE MORTE, Actes Sud, 2011 ; Babel noir n° 64.

SOUS LA GLACE, Actes Sud, 2011 ; Babel noir n° 90.

LE MOIS LE PLUS CRUEL, Actes Sud, 2012 ; Babel noir n° 112.

DÉFENSE DE TUER, Actes Sud, 2013 ; Babel noir n° 138.

RÉVÉLATION BRUTALE, Actes Sud, 2014 ; Babel noir n° 161.

ENTERREZ VOS MORTS, Actes Sud, 2015 ; Babel noir n° 193.

UNE ILLUSION D'OPTIQUE, Actes Sud, 2016 ; Babel noir n° 211.

LE BEAU MYSTÈRE, Actes Sud, 2017 ; Babel noir n° 233.

LA FAILLE EN TOUTE CHOSE, Actes Sud, 2018 ; Babel noir n° 244.

UN LONG RETOUR, Actes Sud, 2019 ; Babel noir n° 263.

LA NATURE DE LA BÊTE, Actes Sud, 2020.

UN OUTRAGE MORTEL, Actes Sud, 2021.

Hillary Rodham Clinton

ÇA S'EST PASSÉ COMME ÇA, vol. 1, Fayard, 2017.

LE TEMPS DES DÉCISIONS – 2008-2013, Fayard, 2014 ; Le Livre de Poche n° 34010.

MON HISTOIRE, Fayard, 2003 ; J'ai lu n° 7434.

CIVILISER LA DÉMOCRATIE, Desclée De Brouwer, 1998.

IL FAUT TOUT UN VILLAGE POUR ÉLEVER UN ENFANT, Denoël, 1996.

Œuvres citées :

– Extrait de “Au champ d’honneur”, ministère des Anciens combattants, adaptation signée Jean Pariseau.

– Extrait de *Poèmes choisis*, de John Donne, traduction, introduction et notes par Pierre Legouis, Paris, Aubier (Éditions Montaigne), collection bilingue des classiques étrangers, 1955.

– Extrait de *La Tempête*, de William Shakespeare, traduit par François-Victor Hugo, Pagnerre, 1865.

– Extrait de *Henri V*, de William Shakespeare, traduit par François Guizot, *Œuvres complètes de Shakespeare*, Didier, 1862.

Ceci est une œuvre de fiction. Tous les personnages et événements décrits dans ce roman sont fictifs.

Illustration de couverture : © David Litman / © Shutterstock pour la femme

Titre original :

State of Terror

Éditeur original :

publié conjointement par Simon & Schuster et St. Martin's Press

© Hillary Rodham Clinton et Three Pines Creations LLC.

Publié avec l'accord de Simon & Schuster et St. Martin's Publishing Group.

Tous droits réservés

© Flammarion Québec, 2022,
pour la traduction française

© ACTES SUD, 2022
ISBN 978-2-330-15571-1

HILLARY RODHAM CLINTON
ET LOUISE PENNY

État de terreur

roman traduit de l'anglais
par Lori Saint-Martin et Paul Gagné

ACTES SUD

Aux femmes et aux hommes courageux qui nous protègent de la terreur et résistent à la violence, à la haine et à l'extrémisme, d'où qu'ils viennent. Votre exemple nous incite chaque jour à être plus courageux, à être meilleurs.

Le phénomène le plus extraordinaire à s'être produit de mon vivant, ce n'est ni la présence d'un homme sur la Lune ni les 2,8 milliards de personnes actives sur Facebook chaque mois. C'est que, depuis Nagasaki, soixante-quinze ans, sept mois et treize jours se sont écoulés sans qu'on ait eu recours à une bombe nucléaire.

TOM PETERS

— Madame la secrétaire d'État, fit Charles Boynton en se hâtant à la suite de sa patronne qui, dans Mahogany Row, fonçait vers son bureau au département d'État. Vous avez huit minutes pour vous rendre au Capitole.

— C'est à dix minutes, répondit Ellen Adams en se mettant au pas de course. Et je dois encore prendre une douche et me changer. À moins que...

Elle s'arrêta et se tourna vers son chef de cabinet.

— Je peux y aller comme ça ?

Elle écarta les bras pour lui permettre de bien la regarder. Impossible de ne pas noter le regard suppliant d'Ellen, son ton angoissé et le fait qu'elle semblait avoir été traînée dans le sillage d'une machine agricole rouillée.

Boynton esquissa un sourire crispé, presque douloureux.

À un peu moins de soixante ans, Ellen Adams était de taille moyenne, mince et élégante. Ses vêtements bien choisis et sa gaine en *spandex* lui permettaient de dissimuler son faible pour les éclairs au chocolat. Son maquillage subtil mettait en valeur ses yeux bleus intelligents, sans pour autant chercher à cacher son âge. Elle n'avait pas besoin de se rajeunir, mais elle ne tenait pas non plus à paraître plus vieille qu'elle l'était.

Sa coiffeuse, chaque fois qu'elle lui appliquait sa coloration spécialement formulée, la qualifiait d'"éminence blonde".

— Avec tout le respect que je vous dois, madame la secrétaire, vous avez l'air d'une clocharde.

— Encore heureux qu'il te respecte, chuchota Betsy Jame-son, meilleure amie et conseillère d'Ellen.

La journée de vingt-deux heures avait débuté par le déjeuner diplomatique que la secrétaire d'État avait donné à l'ambassade des États-Unis à Séoul, suivi d'entretiens de haut niveau sur la sécurité régionale et d'efforts visant à sauver un accord commercial vital qui, contre toute attente, battait de l'aile. Dernier arrêt de l'interminable journée : visite d'une fabrique d'engrais dans la province de Gangwon, prétexte à un passage éclair dans la zone démilitarisée.

Enfin, Ellen avait pu gagner l'avion. Aussitôt dans les airs, elle avait retiré sa gaine et s'était servi un grand verre de char-donnay.

Elle avait consacré quelques heures à l'envoi de rapports à ses adjoints et au président, puis s'était attaquée à la lecture de notes de service. Malgré de vaillantes tentatives, elle s'était endormie sur un rapport du département d'État consacré à des problèmes de dotation à l'ambassade en Islande.

Elle se réveilla en sursaut quand son adjointe lui toucha l'épaule.

— Nous allons atterrir, madame la secrétaire.

— Où ça ?

— À Washington.

— L'État ?

Se redressant, elle passa la main dans ses cheveux, qui se dressèrent sur sa tête, comme si elle avait eu une grosse frayeur ou une idée de génie.

Elle espérait une escale à Seattle. Pour ravitailler, prendre des provisions ou répondre à une urgence mécanique fortuite. En même temps, elle se doutait que l'urgence, s'il y en avait bel et bien une, n'avait rien à voir avec l'avion.

L'urgence, c'est qu'elle s'était endormie, qu'elle n'avait pas pris sa douche et...

— À D.C.

— Mon Dieu, Ginny. Vous n'auriez pas pu me réveiller plus tôt ?

— J'ai essayé, mais vous avez seulement grogné avant de vous rendormir.

Ellen gardait un vague souvenir de l'épisode, qu'elle avait pris pour un rêve.

— Merci pour la tentative. J'ai le temps de me brosser les dents ?

Un tintement annonça que le capitaine avait allumé la consigne des ceintures.

— Je crains que non.

Ellen jeta un coup d'œil par le hublot de son avion gouvernemental, qu'elle surnommait en blaguant Air Force 3. Elle aperçut le dôme du Capitole, l'immeuble dans lequel elle prendrait bientôt place.

Elle vit aussi son reflet. Ses cheveux étaient en bataille, son mascara avait coulé, ses vêtements étaient en désordre. À cause de ses verres de contact, ses yeux injectés de sang brûlaient. Elle vit des rides d'inquiétude et de stress, absentes seulement un mois plus tôt, au moment de l'inauguration. Cette journée radieuse où tout était nouveau, où tout semblait possible.

Comme elle aimait ce pays. Phare glorieux, détraqué.

Après avoir consacré des années à la création et à la consolidation d'un empire médiatique international comprenant désormais des réseaux de télévision, une chaîne d'information en continu, des sites Web et des journaux, elle avait passé le flambeau à la génération suivante. Sa fille, Katherine.

Après avoir vu son pays bien-aimé s'agiter presque à mort pendant quatre ans, elle était maintenant en mesure de l'aider à guérir.

Depuis la mort de son Quinn adoré, Ellen s'était sentie non seulement vide, mais aussi inaccomplie. Avec le temps, cette sensation, au lieu de diminuer, s'était accentuée. Le gouffre s'était approfondi. Elle avait senti le besoin d'en faire plus. D'aider davantage. De soulager la souffrance plutôt que de simplement en rendre compte. De donner le meilleur d'elle-même.

L'occasion était venue de la source la plus improbable. Le président élu, Douglas Williams. Le monde changeait parfois rapidement. Pour le pire, certes, mais aussi pour le mieux.

Et voilà qu'Ellen se trouvait à bord d'Air Force 3. À titre de nouvelle secrétaire d'État du nouveau président.

Elle était bien positionnée pour rétablir les ponts avec les alliés des États-Unis après l'incompétence quasi criminelle de

l'administration précédente. Elle pouvait renouer des relations vitales et rappeler à l'ordre des nations hostiles. Celles qui avaient des projets sinistres et les moyens de les mener à bien.

Ellen Adams pouvait non seulement parler du changement, mais aussi le provoquer. Changer des ennemis en amis, repousser le chaos et la terreur.

Et pourtant...

Le visage qui lui rendait son regard n'affichait plus la même confiance. Elle avait sous les yeux une inconnue. Une femme fatiguée, débraillée, vidée. Vieillie prématurément. Peut-être un peu plus sage, toutefois. Ou plus cynique ? Elle espérait que non. Mais pourquoi était-il désormais si difficile de distinguer la sagesse du cynisme ?

Avec un mouchoir mouillé d'un peu de salive, elle effaça le mascara. Puis, après avoir retouché sa coiffure, elle sourit à son reflet.

Le visage qu'elle donnait à voir. Et que le public avait appris à connaître. La presse, ses collègues, les chefs d'État étrangers. Celui de la secrétaire d'État confiante, affable et sûre d'elle-même, représentante de la nation la plus puissante du monde.

Simple façade. Ellen Adams nota autre chose sur son visage spectral. Un aspect horrible qu'elle avait grand soin de cacher, y compris à elle-même. Mais qui, à cause de l'épuisement, avait eu raison de ses défenses.

Elle vit la peur. Et son proche parent, le doute.

Réel ou contrefait ? Un ennemi tout proche qui lui murmurait à l'oreille qu'elle n'était pas à la hauteur. Qu'elle manquait d'envergure. Qu'elle allait tout gâcher et mettre en péril des milliers, voire des millions de vies.

Elle repoussa ces idées, consciente qu'elles ne servaient à rien. Mais la petite voix, en s'estompant, signala que ses affirmations n'étaient pas fausses pour autant.

Aussitôt l'avion posé à la base aérienne d'Andrews, Ellen fut entraînée dans un véhicule blindé, où elle lut d'autres notes de service, rapports et courriels. La ville défilait sans qu'Ellen, occupée à se mettre à jour, voie quoi que ce soit.

Depuis le garage souterrain de l'immeuble Harry S. Truman, sorte de monolithe que les plus anciens occupants continuaient

d'appeler Foggy Bottom, certains même avec affection, une phalange monta avec elle dans l'ascenseur et la conduisit à toute vitesse jusqu'à son bureau au septième étage.

Son chef de cabinet, Charles Boynton, l'accueillit à sa sortie de l'ascenseur. C'était l'un des membres du personnel que la cheffe de cabinet du président avait affectés à la nouvelle secrétaire d'État. Grand et dégingandé, il devait sa minceur à un surcroît d'énergie nerveuse plutôt qu'à l'exercice ou à de saines habitudes alimentaires. Ses cheveux et son tonus musculaire semblaient engagés dans une course à finir : lequel des deux abandonnerait le navire en premier ?

Boynton, qui, depuis vingt-six ans, s'élevait dans la hiérarchie politique, avait fini par décrocher un poste clé de stratéliste à l'occasion de la campagne présidentielle victorieuse de Douglas Williams. Laquelle s'était révélée particulièrement brutale.

Enfin admis dans le Saint des Saints, Charles Boynton était résolu à y rester. Sa récompense pour avoir suivi les ordres. Et misé sur le bon cheval.

Boynton avait édicté des règles ayant pour but de discipliner les secrétaires de cabinet indociles. À ses yeux, il s'agissait de nominations politiques provisoires. Qui ne devaient rien changer à la structure qu'il avait mise en place.

En route vers le bureau de la secrétaire d'État, Ellen et son chef de cabinet parcoururent le couloir aux murs lambrissés de Mahogany Row, suivis de conseillers, d'adjoints et d'agents de la Sécurité diplomatique.

— Ne t'en fais pas, dit Betsy en se hâtant à leur suite. On t'attend pour le discours sur l'état de l'Union. Rien ne presse.

— Non, non, s'exclama Boynton, dont la voix monta d'une octave. Ça urge, au contraire. Le président est dans tous ses états. Soit dit en passant, ce n'est pas officiellement un discours sur l'état de l'Union.

— S'il vous plaît, Charles. Ne soyez pas si pédant.

Ellen faillit causer un carambolage en freinant brusquement. Elle se débarrassa de ses chaussures à talons hauts, couvertes de boue séchée, et courut sur l'épaisse moquette. Accéléra encore.

— Le président est toujours dans tous ses états, état de l'Union ou pas, lança Betsy dans leur sillage. Oh, vous voulez dire qu'il est fâché ? Il est toujours fâché contre Ellen.

Boynton toisa Betsy.

Il n'aimait pas Elizabeth Jameson. Betsy. Une non-initiée qui devait son entrée dans le cénacle à l'amitié qui la liait depuis toujours à la secrétaire d'État. Boynton savait que la secrétaire avait le droit de choisir une confidente, une conseillère. Règle qu'il n'approuvait pas. La présence d'une "outsider" introduisait toujours un élément d'imprévisibilité.

En plus, Betsy lui déplaisait. En privé, il la surnommait "Mme Cleaver" à cause de sa ressemblance avec Barbara Billingsley, la mère de Beaver dans la série télévisée. Une épouse modèle des années 1950.

Sûre. Stable. Docile.

Sauf que Betsy s'était révélée moins monolithique. En cours de route, elle semblait s'être transformée en Bette "Que ceux qui n'ont pas le sens de l'humour aillent se faire foutre" Midler. Boynton n'avait rien contre la Divine Miss M., mais il ne voulait pas d'elle comme conseillère de la secrétaire d'État.

Tout de même, Charles Boynton dut admettre que Betsy avait dit vrai. Douglas Williams ne portait pas la secrétaire d'État dans son cœur. Et le sentiment était pour le moins réciproque.

Le président élu avait causé une énorme surprise en confiant ce poste stratégique et prestigieux à une adversaire politique, une femme qui avait utilisé les vastes ressources dont elle disposait pour soutenir le rival de Williams dans la course à l'investiture du parti.

Ellen avait causé un choc encore plus grand en cédant les rênes de son empire médiatique à sa fille pour accepter la nomination.

Politcards, commentateurs et collègues avaient bu la nouvelle comme du petit-lait et l'avaient recrachée sous forme de rumeurs. Des spéculations qui avaient nourri les émissions d'affaires publiques pendant des semaines.

La nomination d'Ellen Adams avait été au cœur de toutes les conversations dans les soirées données à Washington. À

l'Off the Record, le bar souterrain de l'hôtel Hay-Adams, il n'avait été question que d'elle.

Pourquoi avait-elle accepté ?

Mais il y avait une question beaucoup plus importante et intéressante. Pourquoi le président élu avait-il proposé un poste au sein de son cabinet à la plus virulente et à la plus hargneuse de ses adversaires ? Le département d'État, rien de moins.

La rumeur la plus persistante voulait que Douglas Williams ait imité Abraham Lincoln en constituant une équipe de rivaux. Plus vraisemblablement, il s'était inspiré de Sun Tzu, le stratège militaire de l'Antiquité, et avait décidé de garder ses amis tout près de lui et ses ennemis encore plus près.

En l'occurrence, les deux théories s'étaient révélées fausses.

Pour sa part, Charles Boynton, Charles pour les intimes, ne se souciait de sa patronne que dans la mesure où les échecs d'Ellen Adams le faisaient mal paraître, lui. Et il n'avait pas l'intention de rester accroché aux basques de cette femme pendant qu'elle coulait.

Après le voyage en Corée du Sud, la destinée d'Ellen, et par voie de conséquence celle de Boynton, s'était considérablement assombrie. Et voilà qu'ils retardaient le foutu non-discours sur l'état de la foutue Union.

— Allez, allez. On se dépêche.

— Ça suffit, dit Ellen en s'immobilisant d'un coup. Je ne vais pas me laisser bousculer. Tant pis. Ils me prendront comme je suis.

— Impossible, dit Boynton, le regard paniqué. Vous avez l'air d...

— Vous l'avez déjà dit, répliqua-t-elle en se tournant vers son amie. Betsy ?

Il y eut une pause, et tout le monde entendit Boynton grogner.

— Tu es très bien, répondit calmement Betsy. Un peu de rouge à lèvres, peut-être.

Betsy en sortit un tube de son sac, y puisa aussi une brosse et un petit miroir.

— Vite, vite, fit Boynton en couinant presque.

À la vue des yeux injectés de sang d'Ellen, Betsy murmura :

— Un oxymoron entre dans un bar...

Ellen réfléchit, puis sourit.

— Et le silence est assourdissant...

Betsy sourit largement.

— Parfait.

Elle vit son amie prendre une profonde inspiration, confier son sac de voyage à son adjointe et se tourner vers Boynton.

— On y va ?

Malgré le calme qu'affichait la secrétaire d'État Adams, son cœur cognait fort dans sa poitrine lorsqu'elle s'engagea en sens inverse dans Mahogany Row, une chaussure crasseuse au bout de chaque main. Et monta dans l'ascenseur.

— Vite, vite, dit Amir en faisant signe à sa femme de se dépêcher. Ils sont là.

Ils entendaient les coups martelés sur la porte de la maison et les hommes crier avec autorité. Leur accent était prononcé, mais on ne pouvait pas se méprendre sur leurs intentions.

— Sortez de là, Bukhari. Tout de suite.

— Va, fit Amir en poussant Nasrin dans la ruelle. Cours.

— Et toi ? demanda-t-elle en serrant la sacoche contre sa poitrine.

Ils entendirent se fracasser la porte de leur maison de Kahuta, dans les environs d'Islamabad.

— Je ne compte pas. C'est toi qu'ils doivent intercepter. Je vais les distraire. File.

Au moment où elle allait se retourner, il l'agrippa par le bras et la serra contre lui.

— Je t'aime, dit-il. Et je suis fier de toi.

Il l'embrassa, si fort que leurs dents s'entrechoquèrent. Elle sentit le goût du sang qui s'échappait de sa lèvre fendue. Quand même, elle se cramponna à lui. Et lui à elle. De nouveaux cris retentirent, plus rapprochés, et ils se séparèrent enfin.

Il faillit lui demander de le prévenir quand elle serait en sécurité à destination. Il s'en abstint. Conscient qu'elle ne pourrait pas communiquer avec lui.

Conscient aussi, comme elle, qu'il ne survivrait pas à cette nuit.

Des murmures accueillirent l'annonce, par le sergent d'armes adjoint, de l'arrivée de la secrétaire d'État. Il était vingt et une heures dix, et les autres membres du cabinet étaient déjà assis.

Si Ellen Adams était absente, avaient spéculé certains, c'était parce qu'elle était la survivante désignée, même si la plupart croyaient que le président Williams lui aurait préféré une vieille chaussette.

En entrant, Ellen fit mine de ne pas remarquer le silence assourdissant.

Un oxymoron entre dans un bar...

Tête haute, elle suivit son escorte en saluant les représentants réunis de chaque côté, comme si tout allait pour le mieux.

— Vous êtes en retard, siffla le secrétaire à la Défense quand elle s'installa dans la première rangée, entre lui et le directeur du renseignement national. On a retardé le discours pour vous. Le président est furieux. Il pense que vous l'avez fait exprès afin que les réseaux se concentrent sur vous plutôt que sur lui.

— Le président se trompe, dit le DRN. Vous n'auriez jamais fait ça.

— Merci, Tim, dit Ellen.

C'était une rare manifestation de soutien de la part d'un des loyaux partisans de Williams.

— Après le fiasco sud-coréen, poursuivit Tim Beecham, je doute que vous ayez voulu attirer l'attention sur vous.

— Et qu'est-ce que vous portez, au nom du ciel ? demanda le secrétaire à la Défense. Vous vous êtes encore battue dans la boue ?

Il grimaça en plissant le nez.

— Non, monsieur le secrétaire. J'ai fait mon travail. Il faut parfois se salir, déclara Ellen en le toisant. Je constate que vous êtes comme toujours impeccable.

De l'autre côté, le DRN rit. Puis ils se levèrent.

— Monsieur le président de la Chambre des représentants, le président des États-Unis, lança le sergent d'armes.

Nasrin Bukhari courut dans les ruelles familières en louvoyant au milieu des cageots et des boîtes de conserve qui jonchaient le sol. Si elle heurtait un de ces objets du pied, le bruit alerterait ses poursuivants.

Elle n'hésita pas. Ne regarda pas derrière. Même quand les coups de feu retentirent.

Elle décida que l'homme avec qui elle était mariée depuis vingt-huit ans s'était enfui. Avait survécu. Avait échappé à ceux qui tentaient de les arrêter. De l'arrêter, elle.

Il n'avait pas été tué ni, pire, fait prisonnier. Dans l'attente d'être torturé jusqu'à ce qu'il révèle tout ce qu'il savait.

La fusillade s'interrompit, et Nasrin y vit la preuve qu'Amir avait réussi à se mettre en sécurité. Comme elle-même devait le faire à présent.

C'était capital.

À un demi-pâté de maisons de l'arrêt d'autobus, elle ralentit, reprit son souffle et, d'un pas calme, mesuré, alla prendre sa place dans la queue. Le cœur battant, mais le visage impassible.

Anahita Dahir était à son poste au Bureau des affaires de l'Asie du Sud et centrale du département d'État.

S'interrompant pour regarder le discours du président, elle se dirigea vers le téléviseur accroché au mur du fond.

Il était vingt et une heures quinze. Selon les analystes, le discours avait été retardé en raison de l'absence de la secrétaire d'État, la nouvelle patronne d'Anahita.

La caméra suivit le président nouvellement élu qui entrait dans la salle somptueuse sous les applaudissements délirants de ses partisans et ceux, nettement plus mesurés, des membres de

l'opposition, qui digéraient encore mal leur défaite. Comme le président avait été assermenté à peine quelques semaines plus tôt, il était difficile de croire qu'il avait une idée juste de l'état de l'Union et que, dans le cas contraire, il serait prêt à l'admettre publiquement.

Le discours serait, selon les commentateurs, un numéro d'équilibriste : condamner à mots couverts l'administration précédente pour le gâchis qu'elle avait laissé derrière elle tout en affichant un optimisme prudent.

Il s'agissait de modérer les folles attentes nées de l'élection et de s'exonérer de tout blâme.

L'apparition du président Williams devant le Congrès était un numéro de music-hall, une sorte de kabuki. Les apparences comptaient plus que les mots. Et Douglas Williams savait indiscutablement se donner des airs présidentiels.

Et pourtant, tandis qu'il traversait la chambre en souriant et en saluant avec effusion ses amis et ses ennemis politiques, la caméra revenait sans cesse vers la secrétaire d'État.

Là résidait la tension dramatique. Là se trouvait la véritable histoire de la soirée.

Les analystes s'étourdissaient de spéculations. Que ferait le président Williams en arrivant devant sa secrétaire d'État ? Ellen Adams, répétaient-ils jusqu'à plus soif, rentrait à l'instant d'un désastreux premier voyage au cours duquel elle avait réussi à s'aliéner un allié essentiel et à déstabiliser une région à l'équilibre déjà fragile.

Le moment de leur rencontre, ici, dans la chambre, serait vu par des centaines de millions de personnes dans le monde et inlassablement repris dans les médias sociaux.

L'impatience était palpable.

Les analystes se penchèrent pour mieux décoder le message du président.

La jeune agente du Service extérieur était seule dans le service, hormis son supérieur, retranché dans son bureau. Elle se rapprocha de l'écran, curieuse d'assister à l'échange entre son nouveau président et sa nouvelle patronne. Elle était si captivée qu'elle n'entendit pas le timbre sonore de son ordinateur annonçant la réception d'un message.

Pendant que le président s'avançait, s'arrêtait pour dire quelques mots et saluer de la main, les analystes politiques discutaient des cheveux d'Ellen Adams, de son maquillage et de ses vêtements, tachés de ce qu'ils espéraient n'être que de la boue.

— On dirait qu'elle sort d'un rodéo.

— Et qu'elle entre dans un abattoir.

Nouveaux rires.

Enfin, un des analystes souligna que la secrétaire d'État n'avait certainement pas eu le projet de se montrer dans cette tenue. Il fallait plutôt y voir la preuve du travail acharné qu'elle accomplissait.

— Elle descend à peine de l'avion de Séoul, rappela-t-il.

— Où, paraît-il, les pourparlers sont rompus.

— J'ai dit qu'elle travaillait fort. Pas efficacement.

Ensuite, ils évoquèrent sur un ton grave les conséquences potentiellement désastreuses de l'échec sud-coréen. Pour la secrétaire d'État comme pour la toute nouvelle administration. Pour les relations qu'elle entretenait avec cette région du monde.

C'était aussi du théâtre, comprit la jeune agente. Une seule rencontre, même catastrophique, ne risquait pas de causer des dommages irréparables. Mais, en observant sa nouvelle patronne, elle comprit aussi qu'il y avait eu des dégâts.

Bien que relativement novice, Anahita Dahir était assez perspicace pour savoir que, à Washington, les apparences ont souvent plus de poids que la réalité. Au point de s'y substituer parfois.

La caméra s'attarda sur la secrétaire d'État, tandis que les analystes s'employaient à la démolir.

Contrairement aux commentateurs, Anahita Dahir voyait une femme de l'âge de sa mère, le dos droit, la tête haute. Attentive. Respectueuse. Elle la regarda se tourner vers l'homme qui s'avançait. Attendre calmement son sort.

Aux yeux d'Anahita, la tenue débraillée de cette femme ajoutait à sa dignité.

Jusque-là, la jeune agente du Service extérieur s'était contentée de faire sien le jugement des commentateurs et de ses

collègues analystes : la nomination d'Ellen Adams était un geste politique cynique fait par un président habile.

Pendant que le président s'approchait et que la secrétaire d'État se blindait en prévision de l'assaut, Anahita ne fut plus si sûre de partager ce point de vue.

Elle mit le téléviseur en sourdine. Inutile d'écouter la suite.

En retournant à son poste de travail, elle remarqua enfin qu'elle avait reçu un message. En l'ouvrant, elle constata que des lettres en ordre aléatoire occupaient l'espace où aurait dû figurer le nom de l'expéditeur. Et que le message lui-même se composait uniquement d'une série de chiffres et de symboles.

Ellen crut que le président allait l'ignorer.

— Monsieur le président, dit-elle.

Il s'immobilisa, regarda derrière elle, à travers elle, en hochant la tête et en souriant aux personnes campées à gauche et à droite d'Ellen. Puis il se pencha sur elle, au risque de lui heurter le visage du coude, pour serrer la main de la personne qui se trouvait derrière. Ce n'est qu'à ce moment que, lentement, très lentement, il laissa son regard croiser celui d'Ellen. L'animosité était si palpable que le secrétaire à la Défense et le directeur du renseignement national reculèrent d'un pas.

“Dans tous ses états” ne donnait pas une idée juste de la fureur du président, et ces hommes n'avaient aucune envie de se faire éclabousser au passage.

Devant les caméras et des millions de téléspectateurs, le beau visage de l'homme, sévère, dénotait plus de déception que de colère. C'était celui d'un parent attristé par le comportement d'une enfant bien intentionnée mais rebelle.

— Madame la secrétaire d'État. *Incompétente de merde.*

— Monsieur le président. *Arrogant trou du cul.*

— Vous voulez bien passer me voir au Bureau ovale avant la réunion du cabinet, demain matin ?

— Avec plaisir, monsieur.

Il s'éloigna, et elle le suivit du regard en prenant un air chaleureux. À titre de membre loyale de son cabinet.

Une fois assise, elle écouta poliment le président Williams commencer son discours. Plus il avançait, cependant, et plus elle se sentait transportée. Non pas par la rhétorique, mais bien par une dimension plus profonde que les mots.

La solennité, l'histoire, la tradition. Elle se laissa soulever par la majesté, la force, la grandeur tranquille et la grâce de l'occasion. Par le symbolisme, sinon par le contenu.

On adressait aux amis comme aux ennemis du pays un message d'une grande force. Message de continuité, de puissance, de résolution et de responsabilité. Les torts causés par l'administration précédente seraient réparés. Les États-Unis étaient de retour.

Ellen Adams fut si émue qu'elle en oublia son antipathie pour Douglas Williams. Sa méfiance et ses soupçons aussi, aussitôt remplacés par la fierté. La stupéfaction. À l'idée que la vie l'ait conduite jusque-là. Lui ait offert la possibilité de servir son pays.

Elle avait beau avoir l'air d'une clocharde et puer l'engrais, elle était la secrétaire d'État. Elle aimait son pays et ferait l'impossible pour le protéger.

Nasrin Bukhari prit place au fond de l'autobus et s'obligea à regarder droit devant elle. Ni vers la vitre, ni vers la sacoche posée sur ses genoux, qu'elle serrait de toutes ses forces.

Ni vers les autres passagers. Elle devait à tout prix éviter les contacts visuels.

Elle s'efforça d'adopter une expression neutre, ennuyée.

L'autobus s'ébranla et entreprit en brinquebalant le trajet jusqu'à la frontière. En principe, elle devait prendre l'avion, mais, sans en parler à personne, même pas à Amir, elle avait modifié ses projets. Les individus chargés de l'intercepter la croiraient pressée de quitter le pays. Ils l'attendraient à l'aéroport. Au besoin, ils mettraient des agents à bord de tous les vols. Ils ne reculeraient devant rien pour l'empêcher d'arriver à destination.

S'il était capturé et torturé, Amir révélerait le projet de Nasrin. Elle avait donc dû en changer.

Nasrin Bukhari aimait son pays et ferait l'impossible pour le protéger.

Y compris laisser derrière elle ceux qu'elle aimait.

Anahita Dahir regardait fixement l'écran de son ordinateur. Les sourcils noués, elle en vint rapidement à la conclusion qu'il s'agissait d'un pourriel. C'était plus fréquent qu'on aurait pu le croire.

Tout de même, elle jugea prudent de faire confirmer son impression. Après avoir frappé, elle se pencha dans l'entrebâillement de la porte de son superviseur. Il écoutait le discours en secouant la tête.

— Quoi ?

— Un message. Un pourriel, je crois.

— Fais voir.

Elle s'exécuta.

— Tu es sûre qu'il ne vient pas d'une de nos sources ?

— Certaine, monsieur.

— Bien. Alors efface-le.

Elle obéit. Mais pas avant de l'avoir noté sur un bout de papier. Au cas où.

19/0717, 38/1536, 119/1848.

— Félicitations, monsieur le président, dit Barbara Stenhauser. Tout s'est bien passé.

Doug Williams rit.

— Très bien, même. Mieux que je l'espérais.

Il dénoua sa cravate et posa les pieds sur le bureau.

Ils étaient de retour dans le Bureau ovale. On avait installé un bar et prévu des bouchées pour les proches, les amis et les riches partisans invités à célébrer la première allocution du président devant le Congrès.

Williams, cependant, réclama d'abord un tête-à-tête avec sa cheffe de cabinet. Question de décompresser. Le discours avait dépassé ses espérances. Mais ce n'était pas la seule raison de l'ivresse qu'il ressentait.

Il se balançait d'avant en arrière, les doigts noués derrière la tête, tandis qu'un majordome lui apportait un scotch ainsi qu'une petite assiette de pétoncles enroulés dans du bacon et de crevettes frites.

Il invita Barb à se joindre à lui, remercia le majordome et le congédia d'un geste.

Barb Stenhauser s'assit et prit une longue gorgée de vin rouge.

— Elle peut s'en remettre ? demanda-t-il.

— J'en doute. Nous allons laisser les médias la tailler en pièces. D'après ce que j'ai entendu avant votre discours, la curée a déjà commencé. Elle sera foutue avant même de rentrer chez elle. Pour ne rien laisser au hasard, je me suis arrangée pour que, dans le sillage du fiasco sud-coréen, certains de nos

sénateurs expriment à mots couverts des doutes sur sa compétence.

— Bien. Où va-t-elle ensuite ?

— Je lui ai organisé une visite au Canada.

— Oh mon Dieu. On sera en guerre avant la fin de la semaine.

Barb rit.

— C'est à espérer. J'ai toujours rêvé de posséder une maison au Québec. Les rapports préliminaires sur votre discours sont extrêmement positifs, monsieur. On mentionne votre ton digne, la main tendue à l'opposition. Mais, monsieur le président, la nomination d'Ellen Adams fait jaser : on y voit un geste courageux, mais aussi une bévue, surtout au lendemain de la débâcle sud-coréenne.

— C'était à prévoir. L'important, c'est que ce soit surtout elle qui écope. Et ça occupera nos critiques pendant que nous nous mettrons à la tâche.

Stenhauser sourit. Rarement avait-elle rencontré un politicien aussi accompli. Disposé à encaisser des coups pour éliminer un adversaire.

Dans le cas présent, se dit-elle, le coup serait rude.

Douglas Williams lui donnait de l'urticaire, bien sûr, mais c'était un petit prix à payer pour obtenir enfin la mise en place d'un programme auquel elle croyait de tout cœur. Elle se pencha sur le bureau.

— J'ai préparé une brève déclaration de soutien à la secrétaire Adams.

Il la lut et la lui rendit.

— C'est parfait. Digne et évasif.

— Un éreintement sous forme d'éloge.

Il rit, puis poussa un soupir de soulagement.

— Allumez la télévision. Voyons voir ce qu'on raconte.

Penché vers l'avant, il s'accouda sur le bureau pendant que l'écran géant s'illuminait. Il faillit se vanter devant sa cheffe de cabinet de sa propre habileté. Mais il n'osa pas tout lui révéler.

— Tenez.

Katherine Adams tendit à sa mère et à sa marraine de généreux verres de chardonnay ; puis, saisissant la bouteille par le goulot, elle agrippa son verre et s'assit entre elles sur l'imposant canapé. Trois paires de pieds chaussés de pantoufles se posèrent sur la table basse.

Katherine chercha la télécommande.

— Attends, dit Ellen en mettant la main sur le poignet de sa fille. Imaginons pendant un moment encore qu'on célèbre mon triomphe sud-coréen.

— Et qu'on porte aux nues ta nouvelle coiffure et ton élégance vestimentaire, dit Betsy.

— Sans parler de ton parfum, ajouta Katherine.

Ellen rit.

Aussitôt rentrée, elle avait pris une douche et enfilé un survêtement. À présent, les trois femmes étaient assises côte à côte dans le confortable séjour. Les murs étaient tapissés d'étagères chargées de livres et de photos encadrées des enfants d'Ellen, de la vie qu'elle avait menée avec son défunt mari.

C'était un espace intime, un sanctuaire réservé aux membres de la famille et aux amis les plus proches.

Portant désormais ses lunettes, Ellen lisait un dossier en secouant la tête.

— Quoi ? demanda Betsy.

— Les pourparlers... Ils n'auraient pas dû achopper. L'équipe préparatoire avait bien travaillé.

Elle brandit les documents.

— Nous étions prêts. Les Sud-Coréens étaient prêts. Je m'étais entretenue avec mon homologue. En principe, c'était une simple formalité.

— Qu'est-ce qui s'est passé alors ? demanda Katherine.

Sa mère soupira.

— Je ne sais pas. J'essaie de comprendre. Quelle heure est-il ?

— Vingt-trois heures trente-cinq.

— Midi trente-cinq à Séoul. Je suis tentée de téléphoner, mais je vais attendre. J'ai besoin de plus d'informations.

Elle jeta un coup d'œil à Betsy, qui parcourait les messages.

— Et alors ?

— Des courriels et des textos de soutien de la part de proches et d'amis, répondit Betsy.

Ellen continua de la fixer, mais Betsy secoua la tête, sachant ce qu'Ellen demandait sans le dire.

— Je peux lui écrire, proposa Katherine.

— Non. Il est au courant. S'il voulait me parler, il me ferait signe.

— Tu sais qu'il est très occupé, maman.

Ellen désigna la télécommande.

— Mets plutôt les nouvelles. Qu'on en finisse.

La télévision, savaient Betsy et Katherine, servirait de contre-irritant et détournerait l'attention d'Ellen du message qui n'apparaissait pas sur son téléphone.

Ellen Adams continua de lire les rapports dans l'espoir de comprendre ce qui s'était passé à Séoul. N'écoutait que d'une oreille distraite les prétendus spécialistes.

Elle était déjà au courant, de toute façon. Même les organes de presse de son entreprise, sans oublier la chaîne internationale d'information en continu, les journaux et les sites Web, s'acharnaient sur leur ancienne propriétaire.

Afin d'affirmer leur indépendance, ils seraient en fait les premiers à cogner. À cogner dur. Ellen pressentait déjà la teneur des textes d'opinion.

Avant d'accepter le poste de secrétaire d'État, Ellen s'était départie de ses actifs en faveur de sa fille, à une condition expresse et dûment notariée : Katherine Adams ne devrait jamais intervenir personnellement dans la couverture de l'administration Williams en général ni dans les dossiers traités par la secrétaire d'État Adams en particulier.

Sa fille n'avait éprouvé aucune difficulté à respecter cet engagement. Après tout, elle n'était pas la journaliste de la famille. Son diplôme, ses compétences et ses intérêts visaient le volet "affaires" de l'entreprise. Sur ce plan, elle était la digne fille de sa mère.

Betsy toucha le bras d'Ellen et désigna le téléviseur.

Levant les yeux, celle-ci regarda l'écran un moment et se redressa légèrement.

— Merde, fit Doug Williams. C'est une blague ou quoi ?
Il foudroya du regard sa cheffe de cabinet, comme pour la sommer de faire quelque chose.

Barb Stenhauser changea de chaîne. Une fois. Deux fois. Mais, entre le discours sur l'état de l'Union du président Williams et son deuxième verre de scotch, quelque chose avait changé.

Katherine éclata de rire, le regard pétillant.

— Oh mon Dieu. C'est pareil sur toutes les chaînes.

Elle les fit défiler une à une, ne s'arrêtant que le temps d'entendre les commentateurs et les fauteurs de troubles féliciter la secrétaire d'État Adams de son travail acharné. De s'être rendue au Capitole sans prendre le temps de retoucher sa mise et d'avoir montré à la face du monde qu'on ne peut faire le travail de fond sans se salir.

Bien sûr, le voyage avait, contre toute attente, été un désastre, mais le message implicite, c'était qu'Ellen Adams et, par extension, les États-Unis ne céderaient devant personne. Qu'ils étaient prêts à descendre dans les tranchées. Qu'ils répondraient présents. Qu'ils tenteraient à tout le moins de réparer les pots cassés au terme de quatre années de chaos.

On imputait l'échec des pourparlers au gâchis laissé par l'inepte président sortant et son propre secrétaire d'État.

Katherine s'esclaffa.

— Regardez ! fit-elle en brandissant son téléphone.

Sur les réseaux sociaux, un mème était devenu viral.

Après avoir été présentée, la secrétaire d'État Adams s'avancait vers son fauteuil pour entendre le discours, et la caméra surprenait un sénateur rival qui, l'ayant regardée avec dédain, murmurait :

— Sale femme.

— C'est quoi, ça ? s'exclama Doug Williams en lançant une crevette sur son assiette, si fort qu'elle heurta le bureau Resolute avant de rebondir et de s'échouer sur la moquette. Merde !

Dans son lit, Anahita Dahir eut une pensée.

Et si le mystérieux message venait de Gil ?

Oui, c'était possible. Gil cherchait à reprendre le contact. Le contact charnel.

Anahita sentait encore sa peau moite de sueur pendant les chauds, les très chauds et humides après-midi d'Islamabad. En douce, ils se retrouvaient dans la petite chambre d'Anahita, presque à mi-chemin entre le bureau de Gil à l'agence de presse et son bureau à elle à l'ambassade.

Anahita était si nouvelle que personne ne remarquait ses absences. Et Gil Bahar était un journaliste si respecté qu'il ne serait venu à l'idée de personne de poser des questions à son sujet. On supposait qu'il était sorti vérifier une information.

Dans le monde étroit, très étroit et étouffant de la capitale pakistanaise, des rendez-vous clandestins avaient lieu à toute heure du jour et de la nuit. Entre des espions et des agents. Des informateurs et des trafiquants d'informations. Des revendeurs et des consommateurs de drogues, d'armes et de mort.

Des employées d'ambassade et des journalistes.

C'était un lieu où tout pouvait arriver à tout moment. Les jeunes journalistes et les humanitaires, les médecins et les infirmières, les membres du personnel des ambassades et les informateurs frayaient dans des bars clandestins, de minuscules appartements. Des soirées. Ils se frottaient les uns aux autres. Parfois au sens propre.

Autour d'eux, la vie était précieuse et précaire. Et ils étaient immortels.

Dans son lit de D.C., le corps d'Anahita bougeait en rythme. Elle sentait le corps ferme de Gil contre le sien. Le sentait en elle.

Quelques minutes plus tard, Anahita se leva. Sûre d'aller au-devant de graves ennuis, elle saisit malgré tout son téléphone.

Tu as essayé de me texter ?

Se réveillant à quelques reprises au milieu de la nuit, elle consulta l'appareil. Pas de réponse.

"Quelle idiote", marmonna-t-elle. Elle huma en pensée l'odeur musquée de Gil, sentit la peau blanche et nue de son

amant contre sa peau foncée et moite. Lumineuses l'une et l'autre dans le soleil de l'après-midi.

Le poids de l'homme sur son corps. Comprimant son cœur.

Nasrin Bukhari était assise dans l'aire des départs.

Un douanier fatigué avait contrôlé son passeport sans remarquer qu'il s'agissait d'un faux. Peut-être aussi avait-il cessé de s'en faire pour si peu.

Il avait consulté le document et regardé Nasrin dans les yeux. Il avait vu une femme d'âge mûr complètement épuisée. Une femme dont le hijab traditionnel, là où il épousait son visage, était décoloré et élimé.

Elle, une menace ? Sûrement pas. Il était passé au voyageur suivant, pressé lui aussi de franchir la frontière qui séparait la menace et un fragile espoir.

Nasrin Bukhari transportait l'espoir dans sa sacoche. Et la menace dans sa tête.

Elle était arrivée à l'aéroport avec trois heures d'avance. Peut-être un peu trop tôt, comprenait-elle à présent.

Elle se positionna de manière à mieux voir du coin de l'œil l'homme affalé contre le mur, au fond du couloir. Il était à la sécurité lorsqu'elle s'était enregistrée. Il l'avait suivie, elle en était presque certaine.

Elle attendait un Pakistanais. Un Indien. Un Iranien. Un type de la région, sûrement. Jamais elle n'aurait imaginé qu'on recourrait à un homme blanc. Le camouflage de l'homme, c'était qu'il détonnait dans le décor. Nasrin Bukhari n'aurait pas cru ses ennemis capables d'un tel trait de génie.

Mais c'était peut-être son imagination qui lui jouait des tours. Le surmenage, la faim et la peur engendraient la paranoïa. Elle sentait sa raison basculer. Étourdie par le manque de sommeil, elle éprouvait par moments la sensation de flotter au-dessus de son corps.

Pour Mme Bukhari, intellectuelle et scientifique, cette expérience était terrifiante. Elle ne pouvait plus se fier à son esprit. Elle ne pouvait plus se fier à ses émotions.

Elle partait à la dérive.

“Non, se dit-elle. Pas ça.” Elle avait un but précis. Une destination précise. Ne restait qu’à l’atteindre.

Nasrin Bukhari jeta un nouveau coup d’œil à l’antique horloge de la salle d’attente crasseuse. Plus que deux heures cinquante-trois minutes avant le départ de son vol pour Francfort.

Dans sa vision périphérique, elle vit l’homme sortir son téléphone.

Le texto arriva à une heure trente du matin.

N’ai pas écrit mais contenu que tu l’aies fait. Tu peux peut-être m’aider. Ai babouin d’information sur une scientifique.

Ana ferma l’écran. Il ne s’était même pas donné la peine de corriger le message avant de l’envoyer.

Elle avait foncé tête baissée dans le piège, sachant ou soupçonnant qu’elle n’était pour lui qu’une source. Rien de plus. Depuis le début, sans doute. Pour Gil, elle n’avait eu de valeur qu’à titre de membre du personnel de l’ambassade et, désormais, du département d’État. Sa source au sein du Bureau des affaires de l’Asie du Sud et centrale du département d’État.

Anahita se demanda ce qu’elle savait vraiment de Gil Bahar. Journaliste respecté travaillant pour Reuters. Mais il y avait eu des rumeurs. Des bruits.

Seulement, Islamabad carburait aux rumeurs et aux bruits. Même les vieux de la vieille avaient du mal à distinguer la vérité de la fiction. La réalité de la paranoïa. Dans le creuset, les deux se fondaient. Se confondaient.

Ce qu’elle savait, c’était que, quelques années plus tôt, Gil Bahar avait été enlevé en Afghanistan par les Pathans et qu’il avait été retenu prisonnier pendant huit mois avant de s’évader. Pathans, ou “famille”, était le nom de guerre des terroristes les plus extrémistes et les plus brutaux de la zone tribale à la frontière du Pakistan et de l’Afghanistan. Alignés sur Al-Qaïda, ils étaient craints même par les autres groupes de talibans.

Des journalistes avaient été torturés, puis exécutés. Décapités. Gil Bahar, lui, était sorti indemne de la captivité.

Pourquoi ? Telle était la question qu’on posait à voix basse. Comment avait-il échappé aux Pathans ?

Anahita avait choisi d'ignorer les vilaines insinuations. Désormais, allongée dans son lit, elle se permit de s'interroger sur Gil.

Il avait contacté Anahita pour la dernière fois peu après la mutation de celle-ci à D.C. Il l'avait jointe à son numéro personnel. Après un échange de politesses, il lui avait demandé des informations.

Elle ne lui avait rien donné, évidemment, mais, trois jours plus tard, il y avait eu un assassinat. La victime : la personne sur qui Gil avait réclamé des renseignements.

Et voilà qu'il revenait à la charge. Au sujet d'une scientifique.

— Oui ? fit Ellen en émergeant d'un profond sommeil.
Qu'est-ce qui se passe ?

Elle nota l'heure. Deux heures trente-cinq.

— Madame la secrétaire ? fit la voix de Charles Boynton.
Grave, sombre.

— Il y a eu une explosion.

Se redressant, elle tendit la main vers ses lunettes.

— Où ?

— Londres.

Elle poussa un soupir de soulagement, se sentit coupable.
“Pas en sol américain, au moins”, se dit-elle. Mais quand même.
Elle posa les pieds par terre et alluma.

— Racontez.

Moins de quarante-cinq minutes plus tard, la secrétaire Adams était dans la salle de crise de la Maison-Blanche.

Pour éviter la confusion et le bruit inutile, on n'avait réuni que le noyau central du Conseil de sécurité nationale. Autour de la table se trouvaient le président, la vice-présidente, la secrétaire d'État et les secrétaires de la Défense et de la Sécurité intérieure. Le directeur du renseignement national et le chef d'État-Major des armées étaient aussi présents.

Des conseillers et la cheffe de cabinet de la Maison-Blanche étaient assis contre le mur.

Les mines étaient sombres, mais pas paniquées. Le chef d'État-Major était passé par là, mais la situation était nouvelle pour le président et les membres de son cabinet.

Les médias commençaient tout juste à rendre compte de ce qui s'était passé, de ce qui se passait encore.

Un plan de Londres occupait tout le mur du fond. Un point rouge, semblable à une tache de sang, montrait l'emplacement de l'explosion.

Le long de Piccadilly. À côté de Fortnum & Mason, remarqua Ellen, en passant en revue ses connaissances de Londres. Le Ritz au bout de la rue. Hatchards, la plus vieille librairie de la ville, était sous le point rouge.

— Une bombe ? fit le président Williams. Aucun doute à ce sujet ?

— Aucun, monsieur le président, répondit Tim Beecham, le directeur du renseignement national. Nous sommes en liaison avec le MI5 et le MI6. Ils s'efforcent encore de comprendre, mais, étant donné l'étendue de la destruction, il n'y a pas d'autre explication.

— Poursuivez, dit le président Williams en se penchant vers l'avant.

— À première vue, la bombe a explosé dans un autobus, dit le général Albert "Bert" Whitehead, chef d'État-Major.

Son uniforme était mal boutonné. Dans sa hâte, il avait passé sa cravate autour de son cou, mais sans la nouer. Un nœud coulant inachevé.

Sa voix, cependant, était forte, et son regard, clair. Sa concentration, totale.

— À première vue ? fit Williams.

— Les dommages sont trop importants pour qu'on se fasse une idée précise. C'était peut-être une voiture ou un camion piégé qui a croisé un autobus au moment d'exploser. Comme vous pouvez le voir, il y a des décombres partout.

Le général Whitehead pianota sur son ordinateur sécurisé, et une photo remplaça le plan de la ville. C'était une image satellite. D'une clarté étonnante pour une photo prise depuis l'espace. À des kilomètres des lieux.

Ils se penchèrent tous vers elle.

On voyait un cratère au centre de la célèbre rue, et des morceaux de métal tordu jonchaient les environs. De la fumée montait des véhicules ; les façades d'immeubles centenaires ayant survécu au Blitz avaient été soufflées.

Mais pas de cadavres, nota Ellen. Les victimes avaient sans doute été pulvérisées. Réduites en fragments qui n'avaient plus rien d'humain.

La zone de l'explosion avait été circonscrite par les immeubles qui se dressaient de part et d'autre. Qui sait jusqu'où elle se serait étendue sans eux ?

— Mon Dieu, murmura le secrétaire à la Défense. Qu'est-ce qui a pu causer une destruction pareille ?

— Nous venons de recevoir une vidéo, monsieur le président, dit Barbara Stenhauser.

D'un geste, il lui fit signe de la faire jouer. Elle provenait de l'une des dizaines de milliers de caméras de surveillance disséminées dans la ville de Londres. L'image était horodatée dans le coin inférieur droit.

7 : 17 : 04.

— À quelle heure la bombe a-t-elle explosé ? demanda le président Williams.

— À sept heures dix-sept minutes quarante-trois secondes, heure de Greenwich, monsieur, répondit le général Whitehead.

Observant la scène, Ellen Adams porta la main à sa bouche. C'était le début de l'heure de pointe. Le soleil s'efforçait de percer le ciel d'un matin gris de mars.

7 : 17 : 20.

Des hommes et des femmes s'avançaient sur le trottoir. Des voitures, des camions de livraison et des taxis attendaient au feu rouge.

Pendant que les secondes s'égrenaient.

7 : 17 : 32.

— Courez, courez, murmura le secrétaire à la Sécurité intérieure, assis à côté d'Ellen. Mais courez donc.

Les gens n'en firent rien, évidemment.

Un autobus à impériale rouge vif s'immobilisa devant un arrêt.

7 : 17 : 39.

Une jeune femme s'écarta pour laisser passer un vieillard. Il se retourna pour la remercier.

7 : 17 : 43.

Ils visionnèrent la scène à répétition, sous divers angles, à mesure que de nouvelles vidéos étaient projetées sur l'écran au fond de la salle de crise.

Dans la deuxième, ils virent plus clairement l'autobus s'arrêter. L'angle leur permettait de distinguer des visages. Y compris celui d'une petite fille dans la première rangée, à l'étage. La meilleure place. Celle vers laquelle fonçaient tous les enfants, comme l'avaient fait ceux d'Ellen.

Elle eut beau essayer, elle fut incapable de détacher les yeux de la petite fille.

Cours, cours.

Mais, naturellement, dans toutes les vidéos, quel que soit l'angle de caméra, la petite fille restait là. Puis elle disparaissait.

La confirmation, lorsqu'elle arriva du Royaume-Uni, fut de pure forme. Manifestement, on avait affaire à une bombe. Placée dans un autobus. Réglée pour exploser au pire moment, au pire endroit.

À l'heure de pointe, en plein cœur de Londres.

— L'attentat a été revendiqué ? demanda le président Williams.

— Pas encore, répondit le DRN en vérifiant et en contre-vérifiant ses rapports.

Désormais, les informations affluaient. La clé, ils le comprenaient tous, c'était de les gérer. De ne pas se laisser déborder.

— Pas de rumeurs non plus ? demanda le président Williams.

Il balaya des yeux la longue table lustrée, vit chacun secouer la tête. Il s'arrêta sur Ellen.

— Rien, confirma-t-elle.

Il continua de la regarder fixement, comme si elle seule était responsable d'un tel échec.

Une vérité toute simple s'imposa à elle.

“Il ne me fait pas confiance”, se dit-elle. Elle aurait sans doute dû s'en rendre compte plus tôt, mais, occupée à se familiariser avec son nouveau poste, elle n'avait pas pris le temps de réfléchir à cette question.

Mue par l'orgueil, Ellen Adams avait cru que, si le président élu l'avait désignée comme secrétaire d'État malgré leur antagonisme, c'était parce qu'il la croyait à la hauteur.

La vérité, c'est que, non content de ne pas l'aimer, il se méfiait d'elle.

Pourquoi donc avait-il nommé à un poste aussi névralgique une personne en qui il n'avait visiblement aucune confiance ?

À présent, une partie de la réponse sautait aux yeux.

Le président Douglas Williams n'avait jamais imaginé qu'une crise internationale surviendrait si tôt, tout au début de son mandat et de celui d'Ellen. Et qu'il devrait lui faire confiance.

À quoi s'attendait-il donc ?

Ces révélations vinrent à Ellen d'un coup, mais elle n'eut pas le temps de s'y attarder. Ils avaient des préoccupations autrement plus pressantes.

— N'est-ce pas inhabituel ? demanda le président. De ne pas avoir de nouvelles ?

— Pas nécessairement, dit Tim Beecham. Pas s'il s'agit d'un acte isolé. D'un loup solitaire qui se fait exploser.

— Quand même, fit Ellen, les terroristes ne tiennent-ils pas à ce que le monde entier sache ce qu'ils ont fait ? N'ont-ils pas l'habitude de verser une déclaration ou une vidéo dans les médias sociaux ?

— Si personne n'a..., commença le général Whitehead.

Il fut interrompu par la cheffe de cabinet du président.

— J'ai le Premier ministre britannique au bout du fil, monsieur, dit Barb Stenhauser.

Comme les autres, elle s'était habillée en vitesse. Son visage sans maquillage trahissait son inquiétude. Il aurait fallu des couches et des couches de fard pour la cacher.

Sur l'écran, le carnage fut remplacé par le visage sévère du Premier ministre Bellington, les cheveux en bataille comme à son habitude.

— Monsieur le Premier ministre, au nom du peuple américain, je...

— Ouais, ouais. Passons. Vous voulez savoir ce qui s'est passé. Moi aussi. Franchement, je n'ai rien à vous communiquer.

Quittant la caméra des yeux, il se tourna vers des représentants du MI5 et du MI6, supposèrent les Américains. Fleurons du renseignement britannique.

— Une cible en particulier ? demanda Williams.

— Il est trop tôt pour le dire. Nous venons seulement de confirmer que la bombe était dans l'autobus. Nous ne savons pas qui était à bord ou dans les environs. Les passagers et les piétons ont été réduits en poussière. Je vous envoie la vidéo.

— Pas la peine, dit Williams. Nous l'avons.

Bellington haussa les sourcils. Difficile de savoir s'il était impressionné ou contrarié. Il choisit de ne pas relever.

Le Premier ministre, dans la troisième année d'un premier mandat, jouissait d'une immense popularité auprès de l'aile droite de son parti et de l'électorat conservateur parce qu'il avait promis la sécurité et l'autonomie nationale. Cette explosion n'allait pas favoriser sa campagne de réélection.

— Il faudra du temps pour procéder aux identifications, dit Bellington. Nous analysons les bandes vidéo dans l'espoir que la reconnaissance faciale désignera quelqu'un. Un terroriste ou une cible. Nous vous saurons gré de l'aide que vous pourrez nous apporter.

— Se pourrait-il que la cible ait été un immeuble et non une personne ? demanda le DRN. Comme lors des attentats du 11 septembre ?

— Possible, admit le Premier ministre. Mais il y a des cibles plus évidentes que Fortnum & Mason.

— Quelqu'un qui trouve scandaleux de payer cent livres pour le thé de l'après-midi, par exemple ? demanda le secrétaire à la Défense en cherchant des sourires appréciatifs autour de la table.

Il n'en vit pas

— C'est aussi là que se trouve la Royal Academy of Arts, dit Ellen.

— Les arts, madame la secrétaire d'État ? fit le Premier ministre Bellington. Vous pensez que quelqu'un a créé un tel carnage pour empêcher la tenue d'une exposition ?

Ellen s'efforça d'ignorer le ton condescendant de l'homme. Elle aurait volontiers admis que, à son oreille américaine, tous les accents britanniques semblaient condescendants. Chaque fois qu'un Britannique ouvrait la bouche, elle entendait un "crétine" implicite.

Y compris dans le cas présent. Mais l'homme, sous pression, s'était simplement défoulé sur elle. Elle décida de laisser passer. Pour l'instant.

À vrai dire, le Premier ministre Bellington avait longtemps été une des cibles de prédilection des organes de presse d'Ellen, qui le dépeignaient comme un type grossièrement inadéquat. Un homme creux, un abruti issu de l'aristocratie chez qui le courage était remplacé par la certitude du bon droit et les locutions latines utilisées à tort et à travers.

Pas étonnant qu'il l'ait traitée de haut. En fait, concéda Ellen, il avait manifesté une retenue surprenante.

— Les arts, mais pas seulement, monsieur le Premier ministre, dit-elle. C'est aussi le siège de la Société de géologie.

— C'est exact.

Les yeux de l'homme étaient plus inquisiteurs, plus perçants, beaucoup plus intelligents qu'elle l'aurait cru possible.

— Vous connaissez bien Londres.

— Londres est une de mes villes préférées. Ce qui arrive est tragique, absolument tragique.

C'était la vérité. Et les conséquences risquaient d'aller bien au-delà des pertes de vie et de la destruction du riche patrimoine historique de ce quartier de la ville.

— La géologie ? fit le secrétaire à la Défense. Pourquoi faire sauter une institution qui étudie les pierres ?

Ellen Adams ne répondit pas. Elle regarda plutôt l'écran, où son regard croisa celui, réfléchi, du Premier ministre britannique.

— La géologie ne se limite pas aux pierres, dit-il. Elle s'intéresse aussi au pétrole. Au charbon. À l'or. Aux diamants.

Bellington marqua une pause et, soutenant le regard d'Ellen, l'invita à compléter.

— À l'uranium, dit-elle.

Il hocha la tête.

— Qu'on peut transformer en bombe atomique. *Factum fieri infectum non potest*. Ce qui est fait est fait, traduisit Bellington. Mais peut-être pouvons-nous prévenir un autre attentat.

— Vous pensez qu'il y en aura un autre, monsieur le Premier ministre ? demanda le président Williams.

— Oui, monsieur.

— Mais où ? murmura le DRN.

Une fois la réunion terminée, Ellen manœuvra pour se trouver aux côtés du général Whitehead.

— Vous alliez expliquer pourquoi personne n'avait encore revendiqué l'attentat, n'est-ce pas ?

Il hocha la tête.

Le chef d'État-Major des armées ressemblait davantage à un bibliothécaire qu'à un guerrier.

Fait intéressant, le bibliothécaire de la Library of Congress avait l'air d'un guerrier.

Le général Whitehead avait le visage aimable, la voix douce. Il regarda Ellen à travers les verres de ses lunettes, qui lui faisaient des yeux de hibou.

Mais, elle le savait, il avait fait ses preuves sur le champ de bataille. C'était un Ranger. Il avait gravi les échelons depuis la ligne de front et gagné le respect, certes, mais aussi la loyauté des hommes et des femmes sous ses ordres.

Le général Whitehead s'arrêta, laissa passer les autres et étudia Ellen. Son regard était pénétrant mais dénué d'hostilité.

— Pourquoi, général ?

— Les auteurs de l'attentat ne l'ont pas revendiqué, madame la secrétaire d'État, parce que c'est inutile. Leur but était et demeure différent. Il va bien au-delà de la terreur.

Elle sentit son sang quitter son visage, s'accumuler dans son ventre, son cœur.

— C'est-à-dire ? demanda-t-elle, surprise et soulagée de constater que sa voix semblait calme.

— Un assassinat, peut-être. Une frappe chirurgicale visant une personne ou un groupe particulier. Inutile de crier son but sur tous les toits. Les auteurs de l'attentat ont peut-être compris que leur silence mobiliserait nos ressources plus efficacement qu'une revendication en bonne et due forme.

— J'ai du mal à considérer comme "chirurgical" ce qui s'est passé à Londres.

— Vous avez raison. Je voulais parler de l'objectif poursuivi. Un but restreint, bien défini. Là où nous voyons des centaines de victimes, ils n'en voient peut-être qu'une seule. Là où nous voyons une horrible destruction, ils ne voient peut-être que la disparition d'un immeuble. Tout est affaire de perception.

La main du général se porta sur sa cravate, qu'il sembla surpris de trouver dénouée.

— Ce que je peux vous dire, madame la secrétaire d'État, c'est que, d'après mon expérience, plus grand est le silence, plus grand est l'objectif poursuivi.

— Vous êtes donc d'accord avec le Premier ministre ? Il y aura un autre attentat ?

— Je ne sais pas.

Il soutint le regard d'Ellen, ouvrit la bouche, la referma.

— Vous pouvez tout me dire, général.

Il esquissa un faible sourire.

— Tout ce que je sais, c'est que, d'un point de vue stratégique, nous avons affaire à un grand silence.

Le sourire du militaire avait cédé la place à une expression très grave.

Le prédateur était là. Quelque part. Caché dans un vaste silence.

L'attente fut brève.

Il était presque dix heures quand Ellen Adams regagna son bureau au département d'État.

L'activité y était frénétique. Avant même d'atteindre l'ascenseur, elle fut happée par des attachés de presse lui réclamant des informations à fournir aux médias affamés. Dès sa sortie de la cabine, elle fut entraînée vers son bureau. Des employés couraient dans le couloir, entraient dans des bureaux, en sortaient en trombe. Ne se fiaient ni aux messages texte ni même aux coups de fil. On criait des questions, des requêtes, et des conseillers adjoints poursuivaient les moindres indices.

— Nous sommes en discussion avec toutes nos sources, dit Boynton en marchant d'un pas vif à côté d'elle. Les services de renseignement du monde entier sont sur le qui-vive. Nous

avons aussi pris contact avec des groupes de réflexion sur le contre-terrorisme. Les départements d'études stratégiques.

— Et ?

— Rien pour l'instant, mais quelqu'un sait forcément quelque chose.

À son bureau, Ellen passa en revue sa liste de contacts.

— J'ai quelques noms pour vous. Des gens que j'ai rencontrés dans mes voyages. Des journalistes. Des mouches du coche qui ne parlent pas beaucoup, mais qui entendent tout.

Elle lui fit suivre une série de fiches.

— Utilisez mon nom. Présentez des excuses et expliquez ce qu'on cherche.

— Entendu. Nous devons nous installer dans la salle de vidéoconférence sécurisée. On nous attend.

Sur place, des visages apparurent à l'écran.

— Soyez la bienvenue, madame la secrétaire d'État.

La réunion du Groupe des cinq avait débuté.

Anahita Dahir était à son bureau au département d'État.

Les agents du Service extérieur du monde entier avaient reçu l'ordre de transmettre tous les renseignements pertinents. Les lieux bourdonnaient d'une activité effrénée. Des messages étaient envoyés et reçus. Codés et décodés.

Anahita filtrait les messages arrivés à son poste durant la nuit tout en suivant le fil d'information à la télévision.

De plus en plus, on avait l'impression que les journalistes avaient de meilleurs réseaux que la CIA ou la NSA. Ou même que le département d'État.

Anahita songea à Gil et fut de nouveau tentée de communiquer avec lui. Au cas où il saurait quelque chose. En même temps, elle se rendait compte que cette idée venait non pas de son cerveau mais de beaucoup plus bas. Et le moment était particulièrement mal choisi.

Toute nouvelle agente de l'antenne pakistanaise du Service extérieur, elle n'avait pas accès aux communications privilégiées. Les renseignements les plus banals, envoyés par les informateurs les plus insignifiants, transitaient par elle. Où

les ministres de divers gouvernements avaient dîné et avec qui, par exemple. Et ce qu'ils avaient mangé.

Même ces messages-là devaient être lus plus attentivement, désormais.

Le Groupe des cinq – Five Eyes en anglais – est une alliance des services de renseignement de l'Australie, de la Nouvelle-Zélande, du Canada, du Royaume-Uni et des États-Unis. Avant son entrée en fonction, Ellen n'avait jamais entendu parler de cette organisation réunissant des alliés anglophones.

En raison de leurs positionnements stratégiques respectifs, ces pays couvraient en gros l'ensemble de la planète. Mais personne n'avait rien entendu. Pas de rumeur préalable. Pas de déclarations triomphales dans les heures ayant suivi l'explosion.

La secrétaire d'État Adams fut bientôt rejointe par ses homologues et leurs chefs du renseignement. Succinctement, en rafale, cinq espions et cinq secrétaires d'État firent le point, partagèrent les informations recueillies jusque-là. Ce que leurs réseaux avaient glané. Rien, en l'occurrence.

— Rien ? s'étonna le secrétaire d'État aux Affaires étrangères du Royaume-Uni. Comment est-ce possible ? Des centaines de morts. Un grand nombre de blessés. Le centre de Londres rappelle le lendemain du Blitz. On ne parle pas d'un pétard : c'était une bombe massive, une putain de grosse bombe de merde.

— Désolé, Votre Seigneurie, dit le ministre des Affaires étrangères de l'Australie en insistant lourdement sur le dernier mot. Il n'y a rien. Nous avons passé en revue les renseignements en provenance de la Russie, du Moyen-Orient, de l'Asie. Nous continuons de creuser, mais, jusque-là, c'est le silence radio.

“Un grand silence”, songea Ellen en se rappelant les propos du général.

— C'est forcément l'œuvre d'un fou qui a un grief et des aptitudes techniques, déclara le ministre des Affaires étrangères de la Nouvelle-Zélande.

— Je suis d'accord, dit le directeur de la CIA, l'“œil” des États-Unis. S'il s'agit d'une organisation terroriste internationale comme Al-Qaïda, Daech...

— Al-Shabaab, ajouta l'œil de la Nouvelle-Zélande.

— Les Pathans..., commença l'œil australien.

— Vous avez l'intention de les énumérer tous ? demanda le secrétaire d'État aux Affaires étrangères du Royaume-Uni. Le temps ne joue pas en notre faveur, vous savez.

— L'idée..., poursuivit l'œil australien.

— Oui, fit le Britannique. C'est quoi, l'idée ?

— Bon, bon, fit l'œil canadien. Ça suffit. Évitions de nous disputer entre nous. L'idée, nous la connaissons. Si c'était une des centaines d'organisations terroristes connues qui avait fait sauter la bombe, l'attentat aurait déjà été revendiqué.

— Et celles qu'on ne connaît pas ? fit l'œil américain. Supposons qu'une nouvelle ait vu le jour.

— Elles ne poussent quand même pas spontanément, non ? fit l'œil néo-zélandais.

La femme se tourna vers son collègue australien dans l'espoir d'obtenir son appui.

— Une nouvelle organisation capable de réaliser un coup pareil ne resterait pas longtemps inconnue, dit l'œil australien. Elle claironnerait immédiatement sa réussite.

— Se pourrait-il, fit la secrétaire Adams, que l'attentat n'ait pas été revendiqué parce que ce n'est pas la peine ?

Tous les yeux se tournèrent vers elle, comme si, à la surprise générale, une chaise vide avait parlé. Le secrétaire d'État aux Affaires étrangères du Royaume-Uni piaffa d'un air exaspéré. De quel droit la nouvelle secrétaire d'État des États-Unis leur faisait-elle perdre leur temps ? Se croyait-elle capable de dire quelque chose de pertinent ?

L'œil américain semblait gêné.

Sans se laisser démonter, Ellen poursuivit, rapporta les propos du général Whitehead. Venue du chef d'État-Major, l'idée avait plus de crédibilité que si c'était Ellen qui l'avait formulée. Elle s'en moquait. Elle avait besoin de leur attention, et non de leur approbation ou de leur respect.

— Madame la secrétaire, dit le Britannique, un attentat

terroriste a justement pour but de répandre la terreur. Secrétaire ne fait pas partie du manuel de stratégie.

— Merci, je suis au courant, répondit Ellen.

— Les auteurs de l'attentat sont peut-être des fans d'Alfred Hitchcock, dit l'œil canadien.

— Oui, oui, fit le Britannique. Et des Monty Python aussi. Poursuivons.

— Où voulez-vous en venir ? demanda Ellen à la Canadienne.

— Hitchcock avait compris qu'une porte fermée est beaucoup plus angoissante qu'une porte ouverte. Rappelez-vous la nuit, quand vous étiez enfant. Vous regardiez fixement la porte du placard en vous demandant ce qu'il y avait vraiment à l'intérieur. Notre imagination comble le vide. Jamais nous n'imaginions une bonne fée marraine avec un chiot ou un dessert appétissant.

Elle s'interrompt, et Ellen eut l'impression que la femme la regardait droit dans les yeux.

— Ceux qui ont les intentions les plus sinistres ne nous laissent jamais ouvrir cette porte. Elle ne s'ouvre que quand eux le décident. Votre général a raison, madame la secrétaire d'État. Le vrai visage de la terreur, c'est l'inconnu. La terreur véritable se nourrit du silence.

Ellen se pétrifia. Puis le silence fut fracassé. Elle sursauta quand tous les téléphones encryptés sonnèrent en même temps.

Sur l'écran britannique, ils virent un adjoint dire quelques mots à l'oreille du secrétaire d'État.

— Nom de Dieu, murmura-t-il avant de se tourner vers l'écran.

Au même moment, Boynton se pencha sur Ellen Adams.

— Il y a eu une explosion à Paris, madame la secrétaire d'État.

L'avion se posa à Francfort avec dix minutes de retard, mais largement assez tôt pour lui permettre d'attraper son autobus.

Pendant que l'appareil roulait vers l'aérogare, Nasrin Bukhari consulta sa montre et la régla à 16 h 03. Elle n'avait pas de téléphone, même pas un appareil prépayé. Elle ne pouvait pas courir le risque.

Les médecins nucléaires, avait-elle souvent répété à son mari instituteur, sont par nature allergiques au risque. Il riait et soulignait qu'elle faisait le travail le plus dangereux du monde.

Pour la même raison, elle était en ce moment si éloignée de sa zone de confort qu'elle aurait tout aussi bien pu se trouver sur une autre planète.

Ou à Francfort.

Autour d'elle, dans l'avion, des passagers penchés sur leur téléphone avaient murmuré, gémi, pleuré. Il était arrivé quelque chose.

Craignant d'adresser la parole à qui que ce soit, Mme Bukhari attendit d'être dans l'aérogare pour jeter un coup d'œil à un écran de télé. Une foule s'était formée, et elle aurait été trop loin pour entendre ce qu'on racontait, même à supposer qu'elle ait compris la langue.

Mais elle pouvait voir les images. Et lire le texte qui défilait au bas de l'écran.

Londres. Paris. Des scènes de destruction presque apocalyptique. Elle regardait fixement, médusée. Elle aurait donné n'importe quoi pour qu'Amir soit avec elle. Non pas pour

qu'il lui dise quoi faire, mais pour qu'il glisse sa main dans la sienne. Pour ne pas être seule.

C'était, elle en était sûre, une coïncidence. Tout cela ne la concernait pas. C'était impossible.

Et pourtant, en reculant, elle croisa le regard du jeune homme qui était descendu de l'avion avec elle et se tenait à présent tout près.

Il ne regardait pas l'écran. Il ne regardait pas les scènes de carnage. Il la dévisageait, elle, comme s'il savait qui elle était. Et qu'il la méprisait.

— Asseyez-vous, ordonna le président Williams en levant brièvement les yeux de ses notes.

Ellen Adams prit place dans le fauteuil posé face à celui du président dans le Bureau ovale. Encore tiède après le passage de la tête, ou du postérieur, du DRN.

Derrière elle, sur les moniteurs qui recevaient des chaînes différentes, on voyait des commentateurs en gros plan ou des images des atrocités.

Dans la voiture qui l'avait déposée à la Maison-Blanche, au milieu des sirènes hurlantes de l'escorte diplomatique, elle avait lu les messages d'une brutale concision envoyés par les services de renseignement des quatre coins du monde. Et qui, au lieu de fournir des renseignements, en demandaient.

— Le cabinet se réunit dans vingt minutes, dit Williams en retirant ses lunettes pour foudroyer Ellen du regard. Je dois avoir une idée claire de la situation et savoir si nous sommes à risque. Alors ?

— Je ne sais pas, monsieur le président.

Les lèvres de l'homme se pincèrent et, de l'autre côté du bureau Resolute, elle l'entendit prendre une profonde inspiration. S'efforçant, soupçonna-t-elle, de ravalier sa colère.

Trop tard. Elle explosa dans un nuage de postillons et de fureur.

— Comment, vous ne savez pas ? Meerde !

Les mots avaient jailli. Le dernier mot en particulier. Ellen l'avait déjà entendu, bien sûr, mais jamais encore il ne lui avait été craché au visage de façon aussi violente. Et injuste.

Mais ce n'était pas le moment d'ergoter sur ce qui était juste ou non.

Le cri du président avait été motivé par la peur, elle le savait. Mais elle dut déployer des efforts surhumains pour ne pas essuyer les gouttes de salive sur son visage.

Elle avait peur, elle aussi. Mais la peur du président était amplifiée par une certitude : s'il ne se montrait pas assez prudent, rapide et futé, les prochaines images risquaient de venir de New York ou de Washington. De Chicago ou de Los Angeles.

Il était en poste depuis seulement quelques semaines, il se perdait encore en revenant de l'allée de quilles de la Maison-Blanche, et voilà qu'il était déjà mis à l'épreuve. Pire, il devrait affronter cette épreuve avec une administration toute nouvelle. Des femmes et des hommes brillants, certes, mais qui, dans ce domaine, en étaient à leurs premières armes.

Pire que tout, il avait hérité d'une bureaucratie envahie et grippée par les incompetents de l'administration précédente.

Il avait plus que peur, en fait. Le président des États-Unis avait été propulsé dans un état de terreur de tous les instants. Et il n'était pas le seul.

— Je veux vous rapporter ce que nous savons, monsieur le président. Des faits et non des spéculations.

Il posa sur elle un regard mauvais. Sa nomination la plus politique. Le maillon le plus faible d'une chaîne fragile.

Ellen ouvrit le dossier posé en équilibre précaire sur ses genoux. Après avoir ajusté ses lunettes, elle lut.

— L'explosion de Paris s'est produite à quinze heures trente-six, heure locale. Dans un autobus qui roulait en direction du Faubourg Saint-Denis dans le 10^e...

— Je suis au courant. Tout le monde est au courant, dit-il en désignant les écrans de télévision. Dites-moi quelque chose de nouveau. D'utile.

La deuxième explosion datait de moins de vingt minutes. On n'avait pas eu le temps de recueillir des informations, aurait-elle voulu lui dire. Cela aussi, il le savait.

Elle retira ses lunettes, se frotta les yeux et regarda le président en face.

— Je n'ai rien.

On aurait dit que la fureur de l'homme crépitait.

— Rien ? répéta-t-il d'une voix rauque.

— Vous préféreriez que je vous mente ?

— Ce que j'aimerais, c'est que vous fassiez preuve d'un minimum de compétence.

Ellen prit une profonde inspiration et chercha dans sa tête une information qui n'aurait pas pour effet d'attiser la fureur de l'homme. De gaspiller un temps précieux.

— Tous les services de renseignement alliés épluchent les messages et les publications sur les réseaux sociaux. Ils écument le Web clandestin à la recherche de sites cachés. Nous étudions les vidéos dans l'espoir d'identifier le poseur de la bombe ou une cible possible. Nous en avons cerné une à Londres.

— Laquelle ?

— La Société de géologie.

En prononçant ces mots, elle revit en pensée le visage de la fillette. Plaqué contre la vitre à l'étage. Contemplant Piccadilly. Tourné vers un avenir qui serait aussitôt confisqué.

Le président Williams était sur le point de répliquer. De dire quelque chose de dédaigneux. Mais il se ravisa. Hocha simplement la tête.

— Et Paris ?

— Paris est un cas intéressant. On se serait attendu à ce que la bombe explose près d'un site connu. Le Louvre. Notre-Dame. L'Élysée.

Williams se pencha vers l'avant. Intéressé.

— Mais l'autobus 38 était loin de toute cible probable. Il roulait dans une large avenue. Il n'y avait pas grand monde dans les parages. Ce n'était pas l'heure de pointe. On ne voit pas pourquoi les terroristes auraient choisi cet endroit. Et pourtant...

— La bombe aurait-elle pu exploser par erreur ? demanda-t-il. Trop tôt ou trop tard ?

— C'est possible. Mais nous étudions une autre théorie. L'autobus 38 dessert des gares ferroviaires. En fait, il roulait vers la gare du Nord quand il a explosé.

— La gare du Nord. Où s'arrête l'Eurostar en provenance de Londres.